

Sylvestre Monnier est architecte, enseignant et coordonnateur du secteur Architecture intérieure de l'ENSAD.

▪ *La valorisation de l'espace interne et le refus du décoratif ont caractérisé la modernité en architecture. Paradoxalement les architectes d'intérieur sont encore souvent assimilés à des décorateurs. A quel éventail de programmes sont formés vos élèves?*

S.M. : C'est très artificiel, l'architecture n'est pas divisée en architecture intérieure et extérieure ; pas plus qu'en privée et publique. Et le décoratif heureusement mis à mort par Loos est celui très kitch, saturé et « raconteur » de la fin du XIXème. L'architecture, c'est l'ensemble des arts plastiques conçus et construits –industrialisés ou artisanaux– pour équiper et protéger la vie. Le décoratif, le fonctionnel, le lumineux, le morpho-structuré, l'aimable, l'ouvert, en sont des éventuelles qualités. Aménager (à ménager) signifie ménager (accueillir, protéger, accommoder, sanctuariser, théâtraliser...) pour la vie, toutes postures ou domaines d'application confondus. C'est dans ce sens que nous envisageons l'aménagement et son architecture appliquée à l'intérieur et ses extérieurs de proximité et dont la décoration en constitue en quelque sorte l'ultime raffinement. Nos élèves reçoivent une formation de généraliste centrée sur l'espace habité, riche des nombreux axes de recherche et d'expérimentation (praticables avec les autres secteurs de l'école) qui préfigurent les domaines d'application : habitat, bureaux, commerce, scéno et muséographie... . À leur sortie, ils s'orientent d'ailleurs vers toutes les applications de l'architecture dont intérieure : entreprises de production tant A.M.O. que M.OE., prospective/recherche , presse spécialisée.....

□ *Comment définissez vous votre enseignement par rapport aux autres enseignements d'architecture intérieure?*

S.M. : Une des particularités de notre secteur est de revenir aux « archéismes »¹ de nos manières d' « être là ». C'est un gisement de créativité : à l'occasion de chaque projet, l'élève est invité à se défaire des préjugés existants et à questionner nos manières presque chorégraphiques d'habiter, leurs origines, les gestes, leurs finalités et les référents symboliques qui les constituent. Le moderniste Le Corbusier rappelait à ce moment que « le "plan" procède de l'intérieur vers l'extérieur... ». Notre attention se porte sur l'échelle du détail et la proximité du vécu spatial. Cela peut, par exemple, se traduire par un petit exercice à échelle 1 sur un habitat minimum à réorganiser, au vécu et à l'ergonomie, où l'élève aura à redéfinir l'usage social du lieu et expérimenter et dessiner les baies et leurs paysages, prescrire le mobilier, la distribution, les matériaux et les équipements. Cela peut aussi traiter d'une composition plus formelle et scénographique lorsque l'on travaille un espace de communication dans le domaine de la muséographie, le domaine commercial, ou celui d'installations plastiques avec les signifiants de "l'avoir été" du contexte du lieu; ou bien encore au cours d'une expérimentation plus structurale et théorique de composition spatiale. Notre enseignement se développe en voisinage avec les secteurs Art-espace, Scénographie, Design-mobilier, Communication graphique etc... avec lesquels nous pouvons réaliser des projets en intégration.

Espace, matière, lumière, usage, fonction, construction, ornement ?, quelles sont les matières de votre discipline ?

S.M. : Tout ça ensemble.... et en dégageant une ligne "rédactionnelle" du lieu, harmonique et éclectique, mais toujours tournées vers le "pour quoi" de l'usage. Max

¹ au sens étymologique d' « arkhê » le principe, le premier, l'essentiel, au commencement...

Herzberg rappelle justement et inlassablement le "pour qui" au moment de la conception; c'est la question qui justifie l'enseignement d'une école nationale dite supérieure. Après la phase de programmation (super moment d'ethnologie contemporaine!), les élèves sont amenés à définir et composer l'espace à vivre, puis à le charger peu à peu des éléments d'actualité voire de prospective (tendance ?), fonctionnels et symboliques ; puis la charge technique et réglementaire fini par se dessiner.... Comme dans un roman policier on finit par savoir , dans cette discipline on finit par dessiner. Au-delà des premiers dessins assez instinctifs de recherche et de "provocation", le dessin efficient (notre "plan") est celui qui sera capable (en puissance) de produire l'espace à l'épreuve de la "Réalité"; il arrive en synthèse; il articule la presque fin de la conception et le début de la réalisation; c'est un précipité de moment culturel et social qui convoque toutes choses concourantes connues. Ce dessin réunit tous les spécialistes qui contribuent à l'aménagement, mais aussi ceux qui utiliseront l'espace projeté, ceux qui le financeront et ceux qui l'autoriseront. L'ENSAD, un peu comme l'a été le Bauhaus à une autre époque, est le lieu possible de ces complémentarités et de ces intégrations : l'architecture "donne lieu" à

□ *Quels modes de représentation privilégiez-vous ?*

S.M. : Nos élèves apprennent à bien dessiner à la main, c'est à dire à percevoir-comprendre-exprimer dans le même geste cognitif. C'est très important. Ils y consacrent leurs premières années : le dessin d'aspect et d' "ambiante", le géométral, le plan (un dessin presque d'aspect à vol d'oiseau!), la coupe, l'élévation, l'axonométrie, les perspectives. Cette intelligence brute d'observation, d'explication par le dessin, est ensuite assortie d'un apprentissage des logiciels de représentation architecturale les plus usités et performants, qui constituent des prolongements (horriblement précis !) de l'expression vivante. Les idées créatives pertinentes viennent intuitivement, "live" et non pas à partir de moyens aussi complexes, répétitifs et morts que la CAO qui par ailleurs présente des avantages importants en phase de développement, d'explication et d'exécution de l'idée. L'informatique n'a jamais appris à dessiner.

□ *Comment abordez-vous l'ornementation aujourd'hui, dans l'enseignement de l'architecture intérieure ?*

S.M. : L'ornementation aujourd'hui n'est plus un « crime »² et n'est plus un élément ajouté comme une appogiature. Il est difficile, tant sur un plan esthétique que comme élément de « distinction sociale » de dessiner l'entrée d'un hôtel comme celle d'une prison ou celle d'un musée. Ce n'est pas parce le mot n'est pas employé –parce que mal connoté- que l'ornementation n'existe pas. Un luminaire est un élément d'ornementation ; une poignée de porte ; un meuble ; un élément de signalétique ; une grille.... mais ils ne sont pas « que ça » : tous ces éléments d'équipement ont leur « en-soi » intégré. Ornementation et décoration rejoignent la présence symbolique et fonctionnelle (jusqu'au fond des lignes, des couleurs, des matériaux et des formes) qui valorise l'usage social du lieu; qui le théâtralise pour reprendre le mot de Germanaz. La charge symbolique est présente par exemple dans de nombreux espaces utilisés par le personnel d'une société et ses visiteurs, et par les images qui ne manqueront pas de se servir des repères et des identifiants de ce lieu. Les halls d'accueil et les salles de réunion -comme la façade- sont autant d'espaces de « présentation » (malheureusement souvent ratés) du maître de l'ouvrage et de sa « raison sociale » vers son monde. Le nier, l'oublier ou l'éluder nous prive du sel et de l'identité de l'aménagement.

² En référence au célèbre essai moderniste d'Adolf Loos de 1908 « Ornement et Crime »